

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 10

Artikel: La retraite grecque en Anatolie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La retraite grecque en Anatolie.

Le vivant récit qu'on va lire nous a été adressé par un sous-officier de l'armée hellénique.

A Afion, le 1^{er} corps d'armée disposa de moi dans un de ses régiments de première ligne où je ne connaissais absolument personne. J'aurais voulu être envoyé au régiment d'Evzones de Plastiras que je connaissais et estimais particulièrement, mais j'avais essuyé un refus. Heureusement, j'eus la chance de rencontrer Plastiras à Afion. Muni d'une lettre de lui je me présentais à mon régiment dont le colonel me raya de ses cadres pour m'envoyer chez les Evzones.

Des amis rencontrés à Afion avaient voulu me dissuader de ce changement : — C'est là que tu risqueras le plus ; s'il y a quelque chose c'est vous qui écoperez parce que c'est toujours Plastiras que l'on appelle pour sauver la situation quand elle est dangereuse. — Un d'eux qui se trouvait au Bureau des renseignements du 1^{er} corps d'armée, pour me convaincre par un argument plus fort, me confia, sous le sceau du plus grand secret, que par des déserteurs et des prisonniers et par des reconnaissances, on savait que les Turcs déclancheraient dans quelques jours une attaque qui devait se généraliser. Mais ma décision avait été prise et le lendemain j'eus l'occasion d'admirer le confort et les nombreuses distractions dont jouissaient les hommes de Plastiras.

Un village en pleine montagne avec son stade, son théâtre, son cinéma, des cafés, des cantines abondamment pourvues, un chœur de mandolines et de guitares, tout cela organisé et subventionné par Plastiras, le chef si aimé de ses hommes que le Quartier général n'a jamais osé le remplacer malgré les sentiments libéraux qu'il affiche. Je comprenais maintenant pourquoi ces hommes ne se plaignaient pas de leur captivité.

Mais je ne devais pas jouir longtemps de cette vie saine et amusante; le samedi 26 août, j'étais réveillé par le premier coup de canon turc, signal de l'attaque qui concentrait son premier effort sur la ligne de défense d'un régiment dont nous étions la réserve. Quelques heures après nous étions appelés d'urgence comme renfort.

Mais il était déjà presque trop tard, les nôtres ayant été délogés de leurs premières lignes.

Notre régiment se battit héroïquement; l'artillerie ennemie faisait des ravages dans nos rangs, nous subîmes de grosses pertes; presque tous nos officiers furent tués.

Dédaignant le danger, Plastiras, à cheval, se trouvait toujours aux endroits les plus exposés.

Le dimanche 27 août, vers dix heures, nos positions devinrent intenables. Nous apprîmes qu'Afion était tombée aux mains des Turcs et que nous devions nous replier tandis que dans le lointain des flammes et une épaisse fumée montent d'Afion où un dépôt de munitions avait pris feu.

De ce moment commencera pour nous le plus affreux des calvaires; à chaque journée de recul, diminueront nos chances de salut et s'envoleront nos espoirs. Des ordres et des contre-ordres nous parviennent, contradictoires; puis nous resterons complètement isolés, ne dépendant plus que de l'initiative de Plastiras, qui essaiera partout de tenir, enrayant l'avance turque, reculant et contre-attaquant continuellement, avec nos hommes privés de nourriture, d'eau, quelquefois de munitions, mais pas de courage.

Le dimanche au soir nous sommes à Bal Mahmout où nous espérions rejoindre la 1^{re} division, mais elle est déjà loin, et nous ne trouvons qu'un camp en désordre où il est facile de deviner qu'une attaque par surprise a eu lieu.

Le lundi 28, à l'aurore, nous sommes attaqués par des détachements de cavalerie ennemie et c'est une journée de marche forcée par une chaleur accablante, sur un terrain complètement privé d'eau, journée qu'agrémentent quelques attaques de flanc.

Ce soir-là, nous arrivâmes à Toumlou-Bounar où nous livrâmes bataille pendant toute la journée du 29.

Le soir, pour dépister l'ennemi, nous grimpons vers les hauteurs de Hassan Tépé, marche des plus pénibles par une tempête de pluie et de neige, en plein été ! Nous montons presque à pic par un épais brouillard, trébuchant à chaque pas, glacés et trempés jusqu'aux os. Quelques fusées éclairantes essayent de nous repérer, perçant le brouillard.

A peine deux heures de repos en pleine forêt où nous grelottons, car nous n'avons plus ni couvertures ni manteaux, nous devons coucher sur le sol détrempé et il est interdit de faire du feu ; puis la marche pénible et abrutissante recommence.

Le mercredi 30 août, à huit heures du matin nous sommes repérés et attaqués. Départ à la hâte, journée de marche sous bois au pas accéléré pour changer, avec coups de fusils qui nous enlèvent des hommes sans que nous puissions riposter dans la forêt. Une halte de trois heures pendant la nuit et de nouveau la marche à travers monts et vaux.

Le jeudi 31 août, nous croyons avoir enfin dépisté l'ennemi et des hauteurs de Hassan Tépé nous descendons vers Banaz. Mais tout à coup nous sommes attaqués simultanément devant et derrière. On se répète d'homme à homme que l'on doit être encerclés ; l'attaque vient de flanc et nous sommes acculés à la montagne. Cette fois l'issue fatale devient évidente à chacun.

Nous obliquons vers la montagne et nous voilà escaladant au pas de course des rochers presque à pic, tandis que quelques sections retiennent l'ennemi.

Mais l'endurance chez chaque homme a une limite et, malgré le danger, des soldats s'affalent de fatigue et d'inanition. Je me suis laissé tomber avec quelques retardataires, le souffle m'ayant complètement manqué.

Plastiras vient au galop dans notre direction : « Ne voyez-vous pas que nous sommes cernés et perdus et que s'il y a une chance sur mille pour que vous vous sauviez ce n'est pas en restant là que vous l'aurez. »

Mais voici une des sections qui a charge de retenir l'ennemi qui recule vers nous, essuyant le feu des Turcs qui nous poursuivent à une faible distance. Le danger tout proche nous

donne un sursaut d'énergie ; nous nous joignons aux nôtres et tout en grimpant nous tirons sur l'ennemi.

Maintenant il nous faut courir pour rattraper le régiment qui, grâce à Plastiras, s'est frayé une issue. Les muletiers de nos transports, affolés, ont jeté à bas de leurs mulets leurs fardeaux, et sont montés à leur place. Autour de nous, sacs, couvertures, équipements, sont jetés pêle-mêle et malgré le danger continu je ne peux m'empêcher de penser à mon pauvre kodak qui m'a rendu d'inappréciables services et qui contient quelques précieux instantanés pris au début de la retraite ! Où a-t-il bien pu être jeté ?

Et la fuite continue ; je me rappelle vaguement qu'à un moment donné je sentis mon cœur s'arrêter, tout tourna devant moi et je dus m'écrouler évanoui.

Quand je commençai à reprendre connaissance mon premier raisonnement fut que je devais être prisonnier à moins d'un miracle. Je sus par la suite que les nôtres avaient reculé et que les Turcs avaient dépassé l'endroit où je me trouvais, puis une de nos sections avait reçu l'ordre de contre-attaquer pour reprendre un canon tombé aux mains de l'ennemi. J'avais eu la double chance d'être vu et reconnu par les nôtres et d'être jeté en travers d'un mulet dont les munitions venaient d'être épuisées. Les cahots de la bête me firent revenir à moi.

Une heure après nous étions encore tirés de ce mauvais pas, mais je devais céder mon mulet et le calvaire de la marche forcée continua, comparable au plus cruel des supplices.

Le vendredi 1^{er} septembre, nous apercevons à l'horizon Ouchak déjà en feu, où nous pensions trouver une section et des officiers du Quartier général. Je me traîne plutôt que je ne marche et le docteur du régiment qui sait dans quel état je me trouve me laisse tenir la queue du cheval qu'il monte ! Pour comble de bonheur j'ai une plaie au pied, mes souliers étant en lambeaux et la fièvre me fait grelotter.

Le docteur me donne une feuille pour l'hôpital d'Ouchak ; mais comme notre régiment est toujours d'arrière-garde, restant continuellement en contact avec les Turcs, quand nous entrons en ville tout le monde est parti depuis longtemps. Les hôpitaux ont été évacués et la ligne de chemin de fer a

déjà été détruite sur plusieurs kilomètres après le départ du dernier train. Mon découragement a atteint son comble.

Par la suite, plus nous aurons de blessés (ceux qui peuvent suivre, car les grands blessés sont condamnés à être faits prisonniers, les moyens de transport manquant totalement pour les évacuer), plus les ordres seront sévères, et quand on arrivera près d'une gare d'où ils pourront être évacués, peu nombreux seront ceux qui sont envoyés pour être soignés.

Plastiras a pris devant Ouchak le commandement de trois divisions et oppose aux Turcs une résistance opiniâtre, mais il devra presque immédiatement se résigner à la retraite, artillerie et munitions faisant défaut.

Dans l'après-midi un avion ennemi nous survole et nous lance quelques projectiles... rehaussant notre brillant moral !

Le samedi 2 septembre vers midi et demi nous nous arrêtons près de la gare d'Aïvanlar. Le génie a déjà, depuis hier, fait sauter la ligne du chemin de fer et ces fameux ponts suspendus sur lesquels nous passions à notre départ pour la campagne du Sangarios ne sont plus que ruines.

Le soir on bivouaque dans une clairière non loin d'un village turc. Pendant la nuit nous sommes réveillés par des cris : « Grecs, Grecs, fuyez, les Turcs arrivent, vous êtes pris. » Désordre parmi les hommes réveillés en sursaut ; mais deux des sentinelles ont rattrapé l'homme qui après avoir crié fuyait. C'est encore une ruse de l'ennemi et l'homme ramené ne sait comment se disculper ; il parle le grec mais son accent ne laisse pas de doute sur ses origines.

Le dimanche 3 septembre nous avons eu un peu de répit. Nous savons que des ordres sont attendus incessamment mais nous ignorons tout du sort de notre armée et de la décision de l'Etat-major. L'après-midi nous sommes repérés par deux batteries d'artillerie de montagne ennemie qui nous délogent de nos positions temporaires. Marche de nuit le long des hautes montagnes qui bordent la ligne de chemin de fer.

Le 4 septembre, vers midi, nous approchons d'une ville qui brûle ; c'est Philadelphie (Alasheïr).

A mesure que nous avançons un découragement sans pareil nous envahit. Tout est brûlé devant nous, tout est

saccagé par les fuyards qui ont essuyé des attaques de francs-tireurs.

Partout nous rencontrons des hordes désordonnées et pitoyables ; sur toutes les faces creusées par la faim se lit la terreur et la souffrance ; des soldats de toutes les formations, de toutes les armes avancent pêle-mêle au gré de leurs forces ; presque tous vont nu-pieds et quelques-uns ont jeté leurs fusils pour reculer plus vite. Des officiers et des hommes à dos d'ânes, de mulets, de chevaux pris n'importe où. On s'étonne de voir notre régiment dans un ordre relatif malgré ses vides, avec ses sections réduites de moitié, obéir encore aux quelques officiers épargnés.

Des fuyards veulent se joindre à nous, persuadés qu'ils seront plus en sécurité à nos côtés ; mais Plastiras ne veut pas de cette mauvaise graine qui, à la première alarme, risquerait de communiquer l'horrible panique ; il est d'ailleurs facile de distinguer parmi les evzones les soldats d'autres régiments différemment vêtus et nous les tenons à distance.

Nous n'avons rien mangé et nous ne trouvons rien nulle part, mais par contre nous nous désaltérons aux sources d'Alasheïr.

Plastiras vient de rassembler tout le régiment et de sa voix douce et grave il nous parle : « Des régiments grecs honteusement poussés par une campagne défaitiste ont fui devant l'ennemi ; nous avons été trahis par nos chefs et des femmes et des enfants chrétiens, nos compatriotes, payeront de leur sang notre faute. Mais mon régiment n'a pas de lâches et malgré les grosses pertes que nous avons eues, nous résisterons jusqu'au bout, duissions-nous tous mourir s'il le fallait. Je suis sûr que vous pensez comme moi ? »

De ces poitrines d'hommes exténués, blessés, affamés, un oui vibrant jaillit simultanément, suivi d'un formidable hurra pour le chef ; Plastiras a su se faire adorer de ses hommes.

Un train de réfugiés grecs et arméniens et de grands blessés quitte Philadelphie ; c'est un tableau indescriptible. Femmes et enfants gémissent ; on les entasse pêle-mêle avec les blessés dans les fourgons et sur les marchepieds.

Un de nos bataillons reçoit l'ordre, pour une raison inconnue, de s'embarquer sur ce même train ; nous grimpons sur le toit des wagons et bientôt le train se met en marche.

Nous ne tardons pas à apprendre que nous avons comme mission d'aller à Salichli, jolie petite ville encore épargnée, pour en détourner les fuyards et préparer le départ de la population qui doit avoir lieu le lendemain matin. Le long de la ligne du chemin de fer l'exode des hordes de notre armée continue ; de longues files de soldats, qui n'ont plus rien de militaire, se suivent. Nous essayons des sarcasmes : « Allez vous faire casser la g..... tas de..... »

Le mardi 5 septembre, à huit heures du matin, le train qui emportera la population de Salichli est sous pression. Rangés sur une file le long du quai de la gare nous avons ordre de tirer sur tout fuyard qui essayera de grimper sur le train au moment du départ. Un sifflement et le train s'ébranle ; une de nos sections, sur l'ordre de Plastiras, présente les armes au convoi de détresse qui fuit l'invasion ; un officier abat d'un coup de revolver un fuyard qui a voulu s'accrocher au dernier wagon.

La même scène déchirante de Philadelphie s'est renouvelée ici ; les lamentations des femmes et des vieillards se mêlent aux cris des enfants terrifiés. Plastiras ne fait pas de différence ; Turcs, Grecs, Arméniens traités de la même façon sont dirigés sur Smyrne.

Une femme enceinte accouche d'un enfant mort sur le quai de la gare. Par terre gisent par tas les paquets et les malles faits à la hâte que les malheureux réfugiés seront obligés de laisser à l'ennemi. Tout à coup du haut d'un minaret qui dresse sa silhouette blanche à vingt mètres de la gare, une mitrailleuse se met à nous tirer dessus tandis que de plusieurs maisons des coups de fusils suivant l'exemple donné nous prouvent une fois de plus que l'on a tort de ménager les paysans tures. Nos hommes attaqués lâchement, à l'improviste, sont pris de panique ; d'ailleurs toute résistance, tandis que nous sommes canardés à bout portant, serait inutile. Officiers et sous-officiers essayons après un moment de les retenir ; plusieurs d'entre nous se sont écroulés.

J'ai encore eu de la chance; ma culotte a été traversée par trois balles de mitrailleuse sans que je sois atteint.

Avec Plastiras en tête, gardant cette fois nos distances, nous avançons par bonds sur Salichli qui, entre temps, a été occupé par une section de cavalerie de l'avant-garde ennemie. Le cheval de Plastiras est abattu sous ses pieds; enfourchant une nouvelle monture il stimule ses hommes, les entraînant à l'attaque, et deux heures après nous rentrons dans Salichli. Les fils du téléphone et du télégraphe qui nous liaient avec Smyrne viennent d'être coupés; nous sommes complètement isolés et tout ce que nous savons c'est que nous sommes la section de l'armée grecque la plus en arrière, toutes les autres formations ayant reculé entre temps. Si les Turcs sont habiles ils n'auront qu'à nous contourner et nous serons tous pris.

Par deux fois ils essaient sans succès de nous déloger de Salichli.

La nuit tombe et la lueur blafarde de la lune se mêle aux lueurs vacillantes des flammes de l'incendie de la gare, qui s'est communiqué à la ville.

Heures d'attente et de terreur; des blessés hurlent sans qu'il soit possible de leur donner aucun secours car nous n'avons même pas de bandages. Un dépôt de munitions brûle et des détonations qui font croire à une véritable bataille sont étouffées par moment par de fortes explosions qui font voler en l'air mille débris. Ce n'est que vers trois heures du matin que, dans le silence que la prudence nous fait respecter plus que jamais, nous nous replions vers l'arrière.

Mercredi 6 septembre, vers huit heures du matin, voici l'ancienne Sardes et ses fortifications. C'est la frontière tracée par le Traité de Sèvres. La nouvelle circule parmi les hommes que nous établirons notre nouvelle ligne de défense ici. Des unités fraîchement débarquées de Thrace nous remplaceraient et nous irions nous reconstituer à l'arrière.

Nous nous reposons dans un petit village quand, dans l'après-midi, l'ordre vient de repartir immédiatement, et c'est une nouvelle marche accélérée tandis que quelques obus font acte de présence de l'ennemi qui ne nous lâche pas d'une semelle.

Nous passons près d'Achmetli en feu, puis toute la nuit c'est une marche pénible sur un terrain sablonneux où l'on enfonce à chaque pas. Je me traîne machinalement, complètement exténué, et c'est en retardataire que j'arrive à l'aube à Cassaba.

Jeudi 7 septembre, la nouvelle de l'évacuation de Smyrne circule parmi nous. Elle est tellement inattendue pour nous que j'en suis consterné. Est-ce possible que tous ces efforts, tous ces sacrifices n'aient servi à rien ? et quel sera le sort de Smyrne, de sa population chrétienne, de mes amis, de nos biens ? Ma mère est heureusement à Paris, mais que devient mon père ? Il ignore tout de moi comme j'ignore tout de lui.

Voilà Plastiras qui cause avec deux officiers. Je m'approche de lui et lui demande si ce qui se dit est vrai ; il a les larmes aux yeux et me tendant la main il me dit :

« Vous avez tous fait votre devoir, mon enfant, mais nous ne pouvons malheureusement pas tenir seuls contre toute l'armée turque et ce serait sacrifier inutilement cette poignée de héros qui me reste. J'essayerai encore de retarder l'avance des Turcs au-dessus de Smyrne. J'enverrai aujourd'hui le restant de mes transports directement à Tchesmé pour qu'ils soient prêts à s'embarquer ; toi et tous tes camarades qui sont de Smyrne, vous partirez immédiatement avec la compagnie qui accompagnera les transports, et à Smyrne vous rentrerez chez vous pour revoir les vôtres avant l'évacuation de la ville. »

Quelques heures après nous sommes en route. L'armée en retraite et les fuyards ont passé par Magnésie, mais nous, nous suivons un tout autre chemin qui nous mènera à Smyrne par le mont Nymphio. Ici tout est verdure et je ne me rappelle avoir vu pareille flore qu'aux environs de Brousse. Après un long jeûne nous nous bourrons de tous les fruits de la création, car il y a de tout dans ce coin de terre privilégié ; pommes, pêches, abricots, coings, melons, pastèques, sont dévorés au fur et à mesure qu'on les trouve, et les tomates et les poivrons nous fournissent une salade crue que le manque d'assaisonnement ne nous empêche pas d'avaler.

Et l'espoir est en nous car la fin du calvaire approche et pour les plus pessimistes le noir se transforme en rose, tant il

est vrai qu'un appétit satisfait fait voir bien des choses différemment ; d'ailleurs le corps et l'esprit sont si fatigués, si abrutis, qu'on n'entrevoit que la joie de sortir de ce cauchemar, et le reste, la catastrophe, l'horrible défaite, tout cela n'est que secondaire en ce moment ; demain matin nous serons à Smyrne.

Mais tout à coup du haut d'une colline et des maisons d'un village que nous dépassons sur notre gauche notre colonne essuie une fusillade nourrie qu'accompagne le feu d'une mitrailleuse. Notre malheureuse compagnie ne s'attendait certes pas à cette nouvelle attaque. Hommes et bêtes facilement visés par des Tzettes cachés dans les maisons, s'abattent sur la route. A quelques mètres de distance l'un de l'autre, nous tirons debout dans la direction des fenêtres.

Je suis encadré par deux sergents compagnons de route de cette dernière étape. Le sergent qui se trouve à ma droite reçoit une balle en plein front et tombe raide mort ; puis celui qui est à ma gauche est touché à la tempe. Le râle qu'il pousse en tombant me fait tourner la tête de son côté et c'est probablement ce qui me sauve car je sens une forte cuisson au bras droit. Une balle m'a traversé le bras et c'est miracle que je ne l'ai pas eue à la tête.

Maintenant je suis pris d'un véritable accès de rage contre nos ennemis ; sans prendre aucune précaution je tire, je tire jusqu'au moment où, sentant un engourdissement dans le bras droit, mon fusil m'échappe des mains.

Ce n'est qu'une heure après que la fusillade cesse. Nous avons eu vingt-trois hommes touchés et trente bêtes.

Le soir, vers minuit, nous arrivons au Nymphio où nous sommes rejoints par Plastiras et le régiment.

Le vendredi 8 septembre, je revois Plastiras qui me serre la main... gauche et à dos de mulet je me dirige vers Smyrne, où j'arrive vers quatre heures de l'après-midi.

